gnes A′A, BB′, A′O, B′O, d'une part, A″O′, B″O′, AA″, BB″, de l'autre,

$$\frac{O''O'}{O''O} = \frac{O''_1O'}{O''_1O};$$

par conséquent, les points O''_1 et O'' coïncident.

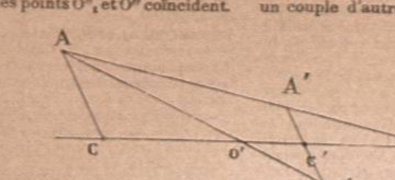

Fig. 2.

Lorsque deux figures à centre sont directement homothétiques, elles le sont aussi inversement, et réciproquement. En effet, soient C et C′ les centres des deux figures, qui en sont naturellement des points homologues, et A, A′ un couple d'autres points homologues quelconques : les droites CA, C′A′, étant homologues, seront parallèles; les droites CC′ et AA′ iront donc concourir en un point O, qui sera un centre d'*homothétie* directe, si CA et C′A′ ont la même direction; mais si l'on suppose $C'A'_1 = C'A'$, le point A'_1 appartiendra aussi à la seconde figure, et la droite AA'_1 coupera CC′ en un nouveau point O′, qui sera un centre d'*homothétie* inverse des deux figures proposées.

Deux courbes planes, homothétiques par rapport à l'origine des coordonnées, ont leurs coordonnées proportionnelles aux points homologues; elles sont donc représentées par des équations telles que

$$f(x, y) = 0 \quad \text{et} \quad f(kx, ky) = 0,$$

k étant le rapport de similitude.

Deux courbes semblables pouvant être placées homothétiquement par rapport à un point quelconque du plan de l'une d'elles, supposé fixe, il est facile d'obtenir l'équation générale des courbes semblables à une courbe

$$f(x, y) = 0,$$

rapportées au même système d'axes qu'elle.

Soient a et b les coordonnées du point du plan, situé, par rapport à la courbe cherchée, comme l'origine l'est par rapport à la courbe donnée; α l'angle avec l'axe des x de la droite homologue de cet axe par rapport à la seconde courbe, enfin k le rapport de similitude de la seconde courbe à la première.

On obtiendra évidemment l'équation de la seconde courbe, rapportée aux mêmes axes que la première, en faisant successivement subir à l'équation de cette première courbe les trois transformations suivantes :

1° Augmenter ses coordonnées dans le rapport de k à 1, ce qui la rendra égale ou superposable à la seconde courbe. Cette transformation changera son équation en

$$f\left(\frac{x}{k}, \frac{y}{k}\right) = 0.$$

2° Faire tourner les axes autour de l'origine d'un angle $(-\alpha)$, pour placer la première courbe, par rapport aux axes, comme la seconde doit l'être. Cette transformation se fera en remplaçant, dans l'équation précédente, x et y par

$$x = \frac{x \sin(\theta + \alpha) + y \sin\alpha}{\sin\theta}$$

et

$$y = \frac{-x \sin\alpha + y \sin(\theta - \alpha)}{\sin\theta},$$

ce qui lui fera prendre la forme

$$f\left[\frac{x \sin(\theta + \alpha) + y \sin\alpha}{k \sin\theta}, \frac{-x \sin\alpha + y \sin(\theta - \alpha)}{k \sin\theta}\right] = 0.$$

3° Enfin reculer l'origine au point $x = -a$, $y = -b$, ce qui se fera en remplaçant, dans l'équation précédente, x et y par

$$x = x - a, \quad y = y - b.$$

Pour que deux courbes du second degré soient semblables et que leurs lignes homologues aient la même direction, il faut que les coefficients des termes du second degré, dans leurs équations, soient proportionnels. La condition est la même pour deux surfaces du second ordre.

HOMOTHÉTIQUE adj. (o-mo-té-ti-ke — rad. *homothétie*). Géom. Se dit des points qui offrent le caractère de l'homothétie.

HOMOTIME adj. (o-mo-ti-me — rad. *homotimie*). Antiq. gr. Qui possède l'homotimie : *Magistrats homotimes.* ‖ Se dit, chez les historiens grecs, des principaux officiers du roi de Perse.

HOMOTIMIE s. f. (o-mo-ti-mî — du préf. *homo*, et du gr. *timê*, honneur). Antiq. gr. Egalité d'honneurs, de priviléges entre citoyens ou magistrats.

HOMOTONE adj. (o-mo-to-ne — du préf. *homo*, et du gr. *tonos*, ton). Pathol. Il se dit d'une fièvre dont les accès ont le même degré d'intensité : *Fièvre* HOMOTONE.

HOMOTROPE adj. (o-mo-tro-pe — du préf. *homo*, et du gr. *trepô*, je tourne). Bot. Se dit de l'embryon qui, sans être droit, a la même direction que la graine.

HOMOTYPE adj. (o-mo-ti-pe — du préf. *homo*, et de *type*). Anat. Se dit des organes qui, dans le même individu, sont les analogues d'autres organes, comme les doigts des pieds par rapport à ceux de la main, le genou par rapport au coude, etc.

— s. m. Organe homotype : *Les* HOMOTYPES *des membres supérieurs dans les membres inférieurs.*

HOMOTYPIE s. f. (o-mo-ti-pî — rad. *homotype*). Anat. Caractère des organes homotypes; analogie de certains organes chez le même individu : *L'*HOMOTYPIE *du pied et de la main est évidente.*

HOMOTYPIQUE adj. (o-mo-ti-pi-ke — rad. *homotypie*). Anat. Qui a rapport à l'homotypie : *Conformation* HOMOTYPIQUE.

HOMOTYPIQUEMENT adv. (o-mo-ti-pi-ke-man — rad. *homotypique*). Anat. Par homotypie : *Organes* HOMOTYPIQUEMENT *semblables.*

HOMPESCH (Ferdinand, baron DE), dernier grand maître de l'ordre de Malte et le premier Allemand qui ait rempli cette dignité, né à Dusseldorf en 1744, mort à Montpellier en 1803. A l'âge de douze ans, il fut envoyé à Malte, où il devint page du grand maître Rohan, parvint à la dignité de grand-croix, représenta, pendant vingt-cinq ans, la cour de Vienne auprès de ce grand maître et lui succéda en 1797. Le 10 juin 1798, Bonaparte, se rendant en Egypte, arriva devant Malte. Le grand maître refusa de le laisser entrer dans la ville, dont il fit fermer les portes, et déclara qu'il résisterait à toute attaque; mais les Français s'étant emparés du fort La Valette, le 12, dès le lendemain, le commandeur Bosredon signa la capitulation de la ville. Hompesch se montra de la plus obséquieuse platitude envers le vainqueur, reçut, comme dédommagement de la perte de Malte, cent mille écus, avec la promesse d'une pension, et fut conduit à Trieste. Là, il protesta contre les événements accomplis, puis se démit de sa dignité en faveur de Paul Ier, empereur de Russie, moyennant une riche dotation annuelle. Privé de cette dotation à la mort de Paul, et pressé par le besoin, il se rendit en France, réclama du gouvernement une pension qu'il avait refusée au moment de sa protestation, et obtint de Bonaparte un secours de 15,000 francs. — Son neveu, Jean-Guillaume DE HOMPESCH, né en 1761, mort en 1809, fut ministre des finances en Bavière, et rendit de grands services à sa patrie pendant la critique période de 1806.

HOMS, ville de Syrie. V. HEMS.

HOMUNCULE ou **HOMONCULE** s. m. (o-mon-ku-le — lat. *homunculus*, dimin. de *homo*, homme). Petit homme.

— Démonol. Petit être sans corps, sans pesanteur, sans sexe : *C'est de l'air seul, dit Paracelse, que les* HOMUNCULES *reçoivent la vie, le corps, la chair; aussi l'air est inné, incorporé en eux. Ils sont enfants de la nature. Lorsqu'ils sont parvenus à leur virilité, ils engendrent les mandragores.*

HON interj. (on; *h* asp.). Exprime l'indignation, la menace :

Hon! chienne! — Qu'avez-vous? — Moi? rien; c'est
[que je tousse.
MOLIÈRE.

HO-NAN, une des provinces intérieures de la Chine, entre celles de Pé-Tché-li et de Chan-Si au N., Chensi à l'O., Houpé au S., Ngan-Hoeï et Kiang-Sou à l'E. On évalue sa superficie à 169,270 kilom. carrés, et sa population à 13,000,000 d'habitants. Chef-lieu Khaï-foung. Les sites pittoresques de cette province et la variété de ses productions lui ont fait donner, par les Chinois, le nom de jardin de l'Empire. A l'E. s'étendent de belles plaines ondulées, parfaitement cultivées et très-fertiles. A l'O. des chaînes de collines, aux aspects pittoresques, traversent d'autres plaines très-fertiles aussi, et arrosées par de nombreux cours d'eau, parmi lesquels on remarque le majestueux fleuve Hoang-Ho. Enfin, à l'O. et au N., se dressent de hautes montagnes, les unes nues, les autres boisées, appartenant à la chaîne centrale de la Chine. Le Hoang-Ho est sujet à des débordements désastreux. Pour les prévenir, on a élevé sur les deux rives de ce grand fleuve des digues immenses et creusé une multitude de petits canaux diminuant le volume de ses eaux et fertilisant les campagnes à plusieurs lieues à la ronde. La province de Ho-Nan renferme un certain nombre de lacs, mais aucun n'est d'une étendue considérable. Il faut distinguer cependant le Scha-Kin, près de Koueï-té-fou, dont les rives sont couvertes de nombreuses fabriques où l'on prépare les étoffes de soie. La présence sur ses bords d'établissements de ce genre s'explique par la propriété que possèdent ses eaux de donner à la soie un éclat inimitable. Les principales productions de la province de Ho-Nan sont : la soie, les pierres précieuses, les plantes médicinales, le fer, l'étain, le coton, la porcelaine, le papier, le thé, l'indigo, le tabac, etc. La fabrication des étoffes de soie est l'industrie la plus considérable du pays. Le commerce extérieur n'est pas en rapport avec l'importance des productions de la contrée. Administrativement, la province est divisée en neuf départements ou *fou*.

HONARURA, ville de l'Océanie. V. HONOLULU.

HONBERG (Wernher, comte DE HOMBURG ou), homme de guerre et poëte allemand, mort vers 1321. Il se conduisit d'une façon brillante au siége de Brescia, et fut nommé capitaine général de la ligue lombarde. En quelques semaines il réduisit presque toute la Lombardie, battit les Crémonais près d'Asti, prit d'assaut Soncino et Camizana, brûla Lozzo, etc.; mais des dissentiments survenus entre lui et le gouverneur de Milan arrêtèrent le cours de ses succès, et il reprit furieux le chemin de ses foyers. Le comte de Honberg assista ensuite à la bataille de Morgarten (1315), se prononça l'année suivante contre Louis de Bavière, fut fait prisonnier à la bataille d'Esslingen, alla faire le siége de Gênes en 1320, ne put s'emparer de cette ville et mourut quelque temps après. Wernher de Honberg composa des pièces de vers aux strophes harmonieusement rhythmées. On a de lui sept chansons, qui se trouvent dans le manuscrit Manesse, et qui sont de mélancoliques adieux adressés par Wernher à sa belle en partant pour ses expéditions lointaines.

HONCHETS s. m. pl. (on-chè; *h* asp.). Syn. de JONCHETS.

HONDA, ville de l'Amérique du Sud, dans la Nouvelle-Grenade, département de Cundinamarca, à 100 kilom. N.-O. de Santa-Fe-de-Bogota, au confluent du Magdalena et du Quali, qu'on passe chacun sur un pont; 4,500 hab. Collége, hôpital, couvents. Autrefois très-commerçante, cette ville, quoique peu étendue, est régulière et bien bâtie; aux environs se trouvent les mines d'or de Mariquita.

HONDA (baie de), petit golfe de l'Amérique du Sud, sur les côtes de la république de Venezuela, formé par la mer des Antilles, dans la province de Caracas, par 12° 20′ de lat. N., et 73° 26′ de long. O. Cette baie, sûre, large et commode, offre un bon ancrage. Pêcheries de perles sur les côtes.

HONDALA s. m. (on-da-la; *h* asp.). Bot. Nom indigène d'une bryone de Ceylan.

HONDBESSEN s. m. (on-dbè-sènn). Bot. Syn. de PÉDÉRIE ou PÆDÉRIE.

HONDEKOETER (Melchior), peintre hollandais, né à Utrecht en 1636, mort en 1695. Il reçut d'abord des leçons de son père, puis de Weenix, paysagiste distingué, et s'attacha à peindre des animaux, particulièrement les oiseaux, ce qu'il fit avec un rare talent. Ayant épousé une femme aux passions effrénées, Hondekoeter, qui s'était adonné jusque-là à une piété mystique, se plongea dans la débauche la plus crapuleuse et mourut des suites de ses excès. Cet artiste avait fait une étude toute particulière des mœurs des oiseaux, qu'il a rendus avec une grande vérité. Ses tableaux sont d'une touche large, ferme, harmonieuse, et d'un bon coloris. Le plus grand nombre se trouvent dans son pays. Nous citerons, parmi ses meilleures toiles : *Combat entre un coq et un poulet d'Inde*, l'*Entrée des animaux dans l'arche*, le *Concert discordant*, *Deux perdrix mortes*, au Louvre; des *Oiseaux de basse-cour*, à Vienne; un *Combat de coqs*, des *Oiseaux de rivière*, à Rotterdam.

HONDO, rivière du Mexique. V. RIO-GRANDE.

HONDSCHOOTE, ville de France (Nord), ch.-l. de cant., arrond. et à 23 kilom. de Dunkerque, à 80 kilom. de Lille, sur un embranchement du canal de Bergues à Furnes; pop. aggl., 2,017 hab. — pop. tot., 3,725 hab. Filature de lin, moulins à farine et à huile, tanneries, blanchisseries. Le nom de Hondschoote figure pour la première fois dans les chroniques du Xe siècle. Dans le cours du XIIIe siècle, Philippe le Bon, duc de Bourgogne, accorda au seigneur de Hondschoote le privilége de haute, moyenne et basse justice. Vers 1540, la ville, qui avait acquis une importance considérable, réclama et obtint d'Isabelle-Claire, infante d'Espagne, une coutume ou charte personnelle. Cette charte fut modifiée, vers 1586, par Philippe II, et, peu de temps après, l'administration judiciaire d'Hondschoote fut confiée à la châtellenie de Bergues. Hondschoote eut beaucoup à souffrir des longues guerres anglaises qui désolèrent le territoire. Lors de l'expulsion des Anglais retranchés dans les Flandres, la ville fut presque entièrement détruite par l'incendie. Elle se releva cependant de ce désastre; mais, en 1558, une colonne française, détachée de l'armée qui poursuivait alors le siége de Dunkerque, pénétra dans la ville à l'improviste et la livra au pillage. Deux nouveaux incendies, et enfin la peste, comme dernier fléau, portèrent à Hondschoote un coup dont elle ne se releva plus. Sa population s'élevait, au XVIe siècle, à 22,000 hab. Nous avons vu plus haut à quel chiffre elle est descendue aujourd'hui. En 1749, le dernier seigneur d'Hondschoote, héritier de la maison de Hornes, vendit ses droits à un écuyer de la cour de Louis XV, qui les conserva jusqu'à la Révolution. C'est à cette époque que se rapporte le principal souvenir militaire d'Hondschoote. Le 8 septembre 1793, le général républicain Houchard défit complétement, sous les murs de cette ville, l'armée anglaise, forte de 18,000 hommes.

Le seul monument remarquable de Hondschoote est l'église paroissiale, que surmonte une belle flèche, et à l'intérieur de laquelle se voient un tableau de 1673, représentant le *Martyre de saint Sébastien*, un buffet d'orgues sculpté, une jolie chaire et des stalles finement ouvragées.

Hondschoote (BATAILLE DE) **et siége de Dunkerque.** Dans les premiers jours de septembre 1793, le prince de Saxe-Cobourg tenait en son pouvoir les places de Condé, Valenciennes, le Cateau-Cambrésis, sur notre frontière du nord, et déjà il avait adressé une sommation à Cambrai; notre armée était démoralisée par cette campagne où elle avait été battue à Aix-la-Chapelle et à Nerwinde, revers qui, sans parler des places que nous venons de nommer, nous avaient fait perdre la Flandre hollandaise, la Belgique, et les camps de Famars et de César; de plus, le vainqueur de Jemmapes était passé à l'ennemi. On pouvait craindre que les alliés n'éprouvassent la tentation de marcher sur Paris; mais ce n'était pas là le plan des Anglais, qui convoitaient Dunkerque, et qui en exigèrent le siége en vertu des conventions faites à Anvers. Ces exigences d'un intérêt particulier firent, dès lors, cesser le concert entre les Autrichiens et les Anglais, arrêtèrent leurs progrès vers l'intérieur et décidèrent du sort de la campagne. Tandis que le prince de Saxe-Cobourg bloquait Le Quesnoy, le duc d'York, chargé des attaques sur la droite, marchait à la tête de ses Anglais, des Hanovriens, des Hessois, et venait s'établir devant Dunkerque, entre la Langmoor et la mer, après avoir passé par Orchies, Menin, Dixmude et Furnes. C'était là une grave faute militaire, car l'ennemi se trouvait engagé sur tous les points où la défense était le mieux organisée et les moyens d'attaque le plus considérables. Le général Houchard, commandant en chef de l'armée française, réunissait à la hâte dans le camp de Gavrelle toutes les forces dont il pouvait disposer, afin de voler au secours de Dunkerque; en même temps, Carnot faisait retirer un renfort de troupes réunies dans la Moselle, pour l'envoyer en Flandre. Le duc d'York avait 33,000 hommes devant Dunkerque, dont 21,000 Anglais et Hanovriens, et 12,000 Autrichiens, occupant tout le terrain entre les canaux de Bergues et de Dunkerque à Furnes; son corps principal était aux dunes entre le canal de Furnes et la mer; sa position, du côté du sud, était couverte par les marais de la Grande-Moër, qui ne laissent entre Furnes et Dunkerque qu'une étroite langue de terre servant de communication : c'est là que s'était établi le duc d'York. Le maréchal de Freytag, commandant un corps d'observation de 16,000 hommes, était à Ost-Capelle, en avant des marais de Dunkerque, de manière à pouvoir couper les secours qui viendraient de l'intérieur de la France, mais trop loin de Furnes pour être en mesure de secourir efficacement le corps de siége. D'un autre côté, le prince d'Orange, à la tête de 15,000 Hollandais, était posté à Menin, à trois journées du corps de Freytag, distance qui annihilait pour ainsi dire les forces qu'il avait à sa disposition. Le reste des coalisés, s'élevant à environ 160,000 hommes, était dispersé autour du Quesnoy et jusqu'à la Moselle. C'était donc une masse de plus de 160,000 hommes, à laquelle Houchard pouvait à peine opposer 60,000 combattants; mais un général habile et hardi, qui eût marché rapidement avec ces 60,000 hommes entre les Hollandais et Freytag, pour se porter à Furnes sur les derrières du duc d'York, eût anéanti successivement les trois corps d'armée. Malheureusement, Houchard n'était pas Bonaparte.

Cependant Dunkerque se défendait vaillamment; le général Souham, héroïquement secondé par le jeune Hoche, avait déjà repoussé plusieurs attaques, attendant chaque jour qu'une armée française vînt le délivrer. Heureusement que les travaux du siége ne marchaient que lentement et péniblement, car il était extrêmement difficile d'ouvrir la tranchée dans un terrain sablonneux où l'on trouvait l'eau en creusant seulement à trois pieds. Une flottille française, embossée le long du rivage, couvrait de projectiles les assiégeants resserrés sur leur étroite langue de terre, et les troublait sans cesse dans leurs travaux. Dans de telles circonstances, c'était le cas pour Houchard de se hâter et de tenter un coup décisif. Après une démonstration sur Menin, qui n'amena qu'un combat sanglant et inutile, il marcha de front sur Freytag, tandis que le général Hédouville s'avançait sur Rousbrugghe pour inquiéter la retraite du maréchal sur Furnes. Le centre de

Freytag, abordé résolûment par nos troupes, se replia de poste en poste jusqu'à ce qu'il eût mis le cours de l'Yser entre lui et nous, laissant ses ailes gravement compromises en avant. Le général Collaud repoussa successivement l'ennemi du bois de Saint-Six, de Proven et de Rousbrugghe; en même temps le général Jourdan chassait l'ennemi des positions d'Herzeele et de Houtkercke; mais il en fut repoussé à son tour; toutefois, appuyé bientôt par Houchard en personne, il repassa l'Yser et assaillit les Autrichiens dans Bambèke et Custrade, qu'il emporta après une lutte sanglante, ce qui força l'ennemi à rétrograder sur toute sa ligne, laissant la division Walmoden isolée sur sa droite, tandis que le général Hédouville menaçait sa retraite vers Rousbrugghe. Pour rallier à lui la division Walmoden, menacée d'être coupée, Freytag se reporte en avant et arrive à Rexpœde au moment où les Français y entraient. Il était huit heures du soir, mais le combat n'en fut pas moins opiniâtre et sanglant; Freytag et le prince Adolphe d'Angleterre, blessés l'un et l'autre, furent faits prisonniers. Toutefois, Houchard, craignant les résultats d'une attaque de nuit, sortit de Rexpœde, n'y laissant que trois bataillons commandés par Jourdan, et se retira sur Bambèke. Bientôt arriva Walmoden avec sa division compromise; décidé à se faire jour à tout prix, il attaqua résolûment le village de Rexpœde au milieu de la nuit, et franchit le passage après avoir délivré le maréchal de Freytag. L'ennemi se dirigea alors en masse sur Hondschoote, village situé contre la Grande-Moër, sur la route de Furnes, et qui était un des points par lesquels il fallait passer pour se retirer sur cette ville. Houchard ayant méconnu l'avantage de se porter directement sur Furnes, entre le corps de siége et le corps d'observation, il ne lui restait plus qu'un parti à prendre, c'était de continuer à pousser de front le corps de Freytag et de se ruer sur Hondschoote. On se battait depuis deux jours, et les troupes manquaient de subsistances; le général français leur laissa du moins, pour se reposer, la journée du lendemain (7 septembre), qu'il consacra à étudier les positions de l'ennemi, défendues par une très-forte artillerie. Il résolut de tenter une attaque décisive le jour suivant; attaque que, du reste, il ne pouvait différer, car les représentants du peuple présents à son armée et ses propres généraux ne cessaient de l'exciter.

Dès le matin du 8 septembre (1793), l'action s'engagea par un feu d'artillerie et de mousqueterie, soutenu de part et d'autre avec une égale opiniâtreté; l'armée française s'était déployée sur toute la ligne pour attaquer de front. La droite, sous les ordres d'Hédouville, occupait l'espace qui s'étend entre Killem et Béveren; la gauche s'avançait entre Killem et le canal de Furnes, tandis que le centre, commandé par Jourdan, marchait directement de Killem sur Hondschoote. Ce fut le général Vandamme qui, à la tête de quelques troupes d'infanterie légère, aborda sur ce dernier point les postes avancés de l'ennemi. Hondschoote présente une plaine unie, sans aucun mouvement de terrain qui favorise les manœuvres. C'était la valeur seule qui devait décider de la victoire, dans ce pays coupé de haies et de canaux, où tous les obstacles semblent protéger celui qui se défend. Les plus grandes forces furent dirigées, de part et d'autre, sur le centre, et ce ne fut qu'après plusieurs attaques successives que les Français réussirent à se rendre maîtres des positions de l'ennemi. Pendant que nos soldats triomphaient au centre, les retranchements étaient emportés à la droite, et l'ennemi, forcé à la retraite, se retirait précipitamment sur Furnes par les routes de Houthem et de Hoghestade.

La garnison de Dunkerque avait contribué vaillamment à notre victoire par des sorties répétées que dirigeait Hoche; le jeune et intrépide général ne réussit point à entamer les lignes des Anglais; mais le duc d'York, constamment menacé, ne put envoyer aucun secours au maréchal Freytag; il se hâta même, au premier bruit de l'attaque de Hondschoote, de rallier à lui toutes ses troupes; mais l'occupation de ce poste par l'armée française n'en rendait pas moins insoutenable la position des Anglais, débordés à leur gauche par nos troupes, qui étaient plus rapprochées qu'eux de Furnes. L'occupation de cette ville par les Français pouvait les enfermer complétement et ne leur laisser d'autre issue que les Fourches Caudines. Le lendemain de la bataille (9 septembre), ils tinrent un conseil de guerre où, en présence des dangers imminents qui les menaçaient, tous les généraux anglais opinèrent pour la levée du siége. En conséquence, le duc d'York se retira immédiatement sur Furnes, où il se rencontra avec Freytag, qui venait d'y arriver. Les Anglais opérèrent leur retraite avec une telle précipitation, qu'ils abandonnèrent toute leur artillerie, leurs bagages et leurs munitions. La garnison de Dunkerque, sortant le 9 au matin, ne trouva plus d'ennemis, et emmena dans la ville 52 pièces de gros calibre, que les Anglais avaient dû laisser dans leur camp.

La journée de Hondschoote ne fut pas seulement le salut de Dunkerque; elle sauvait encore la République de l'humiliation de voir les Anglais reprendre pied sur le sol de la France; elle leur faisait essuyer un échec cruel qui trompait le plus cher de leurs vœux. Enfin, en rompant la longue chaîne de nos revers au nord, cette victoire changeait entièrement la face des affaires, décidait du sort de la campagne, et inaugurait les succès glorieux qui signalèrent le cours de l'année suivante.

HONDT ou **HONT**, nom du bras occidental de l'Escaut, affluent de la mer du Nord, entre les îles de Kadsand et de Walcheren.

HONDT ou **HONDIUS** (Josse), graveur flamand, né au bourg de Wackene en 1546, mort en 1611. Il montra des dispositions tellement précoces pour les arts du dessin que, sans avoir pris de leçons, il se mit, à huit ans, à graver et à peindre sur cuivre et sur ivoire de petits sujets de son invention. Il etudia ensuite sous la direction d'un peintre, fit de très-grands progrès, apprit en même temps les mathématiques et la cosmographie, se retira en Angleterre lorsque les Flandres entrèrent en lutte avec les Espagnols, s'occupa à Londres de construire des instruments de mathématiques, de fondre des caractères d'imprimerie, puis alla se fixer à Amsterdam, où il s'adonna à la gravure des cartes géographiques. Ses estampes sont signées H. I. Nous citerons de lui : *Orbis terrarum descriptio geographica* (1597); les cartes du *Voyage à la Guyane* de W. Raleigh (Nuremberg, 1599); des *Voyages autour du monde* de Drake et Cavendish; des éditions du *Traité des globes et de leur usage*, de Pontanus, de l'*Atlas* de Gérard Mercator, dont il a donné un abrégé sous le titre d'*Atlas minor*, etc.

HONDT ou **HONDIUS** (Henri), dit **le Vieux**, graveur flamand, fils du précédent, né à Gand en 1573, mort à La Haye en 1610. Il reçut des leçons de son père et de Jean Wierix, dont il adopta la manière, grava également des cartes géographiques, exécuta un assez grand nombre d'estampes, le *Jugement de Salomon* et la *Femme surprise en adultère*, d'après Kar. van Mander; les *Récréations flamandes*, d'après Breughel; les *Neuf Muses*, d'après Th. Zucchero, etc., et donna une suite de 144 portraits, parmi lesquels on distingue ceux de Mélanchthon, de Wiclef, de Calvin, de Savonarole, d'Holbein, de Corneille Cort, etc. Ses œuvres sont signées d'un *h* minuscule appuyé sur un K majuscule.

HONDT ou **HONDIUS** (Henri), dit **le Jeune**, graveur et écrivain flamand, frère du précédent, né à Londres vers 1580, mort à Amsterdam en 1650. Il est le graveur le plus remarquable de sa famille. Il termina, après la mort de son père, dont il était l'élève, les cartes que celui-ci avait laissées inachevées, retourna en Hollande en 1620, et grava, d'un burin ferme et facile, un grand nombre de tableaux d'histoire, de paysages, de portraits, soit de sa composition, soit d'après les meilleurs maîtres flamands. Parmi ses gravures, dont les fonds et les paysages surtout sont supérieurement traités et qui sont le plus souvent signées d'un H majuscule traversé par un I, nous citerons : les *Quatre saisons*, d'après Brill; *Paysans et paysannes avinés*, d'après Breughel; *Jésus-Christ et les disciples d'Emmaüs*, *Saint Paul jeté par la tempête sur l'île de Malte*, d'après Gilles Mostaert; *Saint Jean-Baptiste prêchant dans le désert*; le *Jeune Tobie*, d'après Gilles de Saen; les *Musiciens grotesques*, composition originale; les portraits de *Francis Drake*, de *Guillaume prince d'Orange*; de *Ferdinand Ier, empereur d'Allemagne*; d'*Elisabeth*, reine d'Angleterre, etc. Henri de Hondt, en outre, a publié les ouvrages suivants : *Præstantissimorum aliquot theologorum protestantium effigies æri incisæ* (La Haye, 1602, in-fol.); *Theatrum honoris in quo pictorum Belgiæ insigniorum imagines* (Amsterdam, 1618, in-fol.); l'*Institution de la perspective*, traduit en français (La Haye, 1625).

HONDT ou **HONDIUS** (Guillaume), graveur flamand, fils du précédent, né à La Haye en 1601, mort à Dantzig à une époque inconnue. Sous la direction de son père, il devint un artiste de goût et de talent, se fixa à Dantzig et s'attacha particulièrement à graver le portrait. Ses principales estampes, signées d'un G entrelacé dans le premier jambage d'un H, sont les portraits du prince *Maurice d'Autriche*, de *Ladislas, roi de Pologne*, de *Jean-Casimir, roi de Pologne*, et de *Charles, prince de Pologne*, d'après G. Schulze; de la reine de Pologne, *Louise-Marie de Gonzague*, d'après Egmont; son portrait d'après Van Dyck, etc.

HONDT ou **HONDIUS** (Abraham), peintre et graveur flamand, parent des précédents, né à Rotterdam en 1638, mort à Londres en 1691. Il mena une vie de désordre et de libertinage, quitta la Flandre pour aller habiter l'Angleterre, où ses œuvres furent extrêmement recherchées, mais où, grâce à ses débauches, il mourut dans la misère. Ses tableaux, de genres très-variés, sont pour la plupart remarquables et attestent une entente supérieure de la composition, une grande correction de dessin, une touche facile et hardie. On a de lui des paysages, des chasses, l'*Incendie de Troie; Prométhée déchiré par un vautour*; l'*Entrée des animaux dans l'arche*, qui se trouve à Anvers; le *Marché aux chiens à Amsterdam*, où il a représenté, avec une grande vérité, environ trente espèces de chiens différents, etc. Enfin, on a de lui une série de *Chasses* gravées à l'eau-forte.

HONDURAS (RÉPUBLIQUE DE), Etat de l'Amérique centrale, comprenant le territoire autrefois occupé par la province du même nom, lors de la domination espagnole. Cet Etat est borné au N. et à l'E. par la baie de Honduras et la mer Caraïbe, au S. par le Nicaragua, à l'O. et au S.-O. par le Guatemala et la république de San-Salvador.

On évalue sa superficie à 115,000 kilom. carrés, et sa population à 358,000 hab. Le ch.-l. de la république de Honduras est Comayagua. Au N. et à l'E., cet Etat est limité par une côte qui commence à Truxillo et se termine au cap des Mosquitos. Cette partie de territoire avait été enlevée à la république de Honduras par les Mosquitos, et ne lui a été rendue que dans ces derniers temps, à la suite d'une convention signée à Londres. Le Rio-Wanks et le Rio-Negro forment la frontière au S., où l'étendue des côtes n'est que de 40 kilom.

— *Aspect général. Hydrographie.* Le pays est traversé par la Cordillère des Andes, qui sépare l'Amérique centrale en deux contrées bien distinctes, et projette dans diverses directions de nombreuses chaînes de collines. De ces hauteurs descendent deux cours d'eau importants, le Rio-Humaya, affluent de l'Atlantique, et le Rio-Goascoran, qui se jette dans l'océan Pacifique. Ces deux cours d'eau arrosent deux larges vallées situées à la suite l'une de l'autre. Grâce à cette heureuse disposition topographique, on va ouvrir une belle route qui établira une communication facile entre le Pacifique et l'Atlantique. Le Honduras est d'ailleurs traversé par un grand nombre de cours d'eau, dont les principaux sont : le Chamelicon, l'Ulua, qui arrose le pays dans sa plus grande longueur, et que des travaux de peu d'importance transformeraient en une voie de communication très-utile; l'Aguan, dont les bords, d'une fertilité prodigieuse, recèlent des richesses minérales exceptionnelles; le Wanks, qui s'appelle aussi Segovia, et qui sépare le Honduras du Nicaragua, mais dont le cours capricieux et le lit hérissé de récifs rendent la navigation très-dangereuse; le Patuca, qui reçoit divers affluents, entre autres le Guayape et le Guallambre, dont les sables charrient de l'or en abondance; le Choluteca, le plus important des cours d'eau que le Honduras envoie au Pacifique. De tous les lacs du Honduras, le plus considérable est celui de Yojoa, qui a environ 20 kilom. de long sur 10 kilom. de large. La baie de Fonseca, le point le plus favorisé de tout l'océan Pacifique, s'enfonce de 75 kilom. au moins dans l'intérieur des terres. Son entrée est, de chaque côté, dominée par un volcan. Cette baie offre d'excellents ports et des mouillages sûrs; les rades y sont profondes et peuvent recevoir les plus gros navires. Un des grands avantages de la baie de Fonseca, c'est que l'on trouve sur ses bords tous les matériaux nécessaires à la construction et au radoubage des vaisseaux. Les principaux ports du Honduras sont Truxillo, Omoa et Puerto-Caballos, sur l'océan Atlantique.

— *Constitution du sol. Climat.* Le sol est volcanique sur la côte; plus au N., il est formé de vastes rocs de grès. On y trouve mêlés quelques lits de calcaire bleu, des veines de quartz et de diorite, qui offrent de précieux filons d'or et d'argent. Presque toutes les rivières roulent en grande quantité des paillettes d'or dans leurs sables. On rencontre aussi de vastes lits de grès stratifiés, formant plusieurs terrasses montagneuses. Le sol est presque partout d'une grande fertilité. Quant au climat, il est chaud sur les côtes, tempéré à mesure qu'on avance dans les terres, à cause du voisinage des montagnes, et froid sur les hauteurs. Diverses causes, notamment l'abus des boissons froides, engendrent des fièvres pernicieuses sur les côtes.

— *Produits du sol.* Le Honduras est très-riche en productions végétales. Le sol est en partie couvert de magnifiques forêts d'acajou et d'autres arbres précieux. Par la culture, il produit en abondance le café, le cacao, le coton, le riz, l'indigo, le maïs et le tabac. Les montagnes sont couvertes d'immenses forêts de pins. Sur leurs versants croissent les céréales, les patates, la vigne et tous les arbres à fruit du centre et du nord de l'Europe. L'acajou et le bois de rose sont l'objet d'un grand commerce. L'acajou, ce *roi des forêts*, comme l'appellent les indigènes, atteint de gigantesques proportions. Son diamètre est souvent de 2 mètres, et, pour traîner ces énormes troncs de la forêt à la rivière, il faut employer des attelages de huit à neuf paires de bœufs. De là, on les conduit par flottaison à l'endroit voulu. Ce sont les bûcherons eux-mêmes qui, se transformant en mariniers, mènent leurs bois à destination. Outre l'acajou et le bois de rose, le Honduras fournit le bois de fer et des essences précieuses dont les habitants soupçonnent à peine l'utilité. Le ricin, l'arbre à gomme, ceux qui fournissent le caoutchouc et divers baumes employés en médecine, tels que le copahu, par exemple, croissent en abondance dans cet Etat. Le cèdre et divers palmiers sont aussi très-répandus. Le cacao joue un grand rôle dans l'alimentation des habitants. La salsepareille pousse avec une merveilleuse abondance; la vanille ne le cède à celle d'aucun pays. Mais le manque d'organisation et de bras est cause que tous ces produits ne sont l'objet que d'une exploitation très-restreinte. La canne à sucre et le blé sont à peine suffisants pour les besoins du pays. Le tabac du département de Gracias est expédié à Cuba, où il est vendu comme tabac de la Havane.

— *Minéralogie.* Les mines sont très-nombreuses dans le Honduras. Elles furent jadis, sous la domination espagnole, l'objet d'une active et fiévreuse exploitation. Elles sont aujourd'hui en grande partie abandonnées; quelques-unes seulement sont encore exploitées d'une façon tout à fait élémentaire. Les mines d'argent sont les plus nombreuses; elles se rencontrent surtout dans les départements de Teguigalpa et de Gracias. L'argent est mêlé au minerai brut dans la proportion variable de 2 à 45 pour 100. Il existe des mines d'or, mais deux seulement sont exploitées, l'une dans le département de Gracias, l'autre dans celui de Teguigalpa. Certaines rivières fournissent aussi de l'or en quantité considérable; ce sont celles de Guyapa, d'Ornoa, de Chamelicon. Des mines de fer, de cuivre et de houille, aujourd'hui presque inexploitées, augmenteront nécessairement de valeur, et même dans une proportion énorme, lorsque des voies de communication rendront les transports faciles et que l'exploitation se fera par les procédés perfectionnés de l'industrie moderne.

— *Zoologie.* Les animaux domestiques s'acclimatent facilement dans le Honduras. Le cheval y vit à l'état sauvage; on s'en empare, quand on en a besoin, au moyen d'un lasso. Le bœuf atteint des proportions extraordinaires. La vache donne peu de lait, mais il est d'excellente qualité. On élève également le porc et le mouton. Il y a des cerfs en grand nombre dans les forêts. On y trouve aussi des singes, des ours, des jaguars, des tigres noirs, qui sont d'une force prodigieuse et étranglent facilement les plus gros bœufs, des tapirs, des couguars, etc. Mille variétés d'oiseaux aux éclatants plumages peuplent les bois : ce sont des perroquets de toute espèce et de toute couleur, des queues-jaunes, etc. Le gibier d'eau foisonne : pélicans, canards, bécasses, hérons, ibis, cigognes, etc. Dans l'intérieur du pays, on chasse la perdrix, la caille et le ramier. La tortue de terre atteint quelquefois la longueur de 25 centimètres; on la mange, mais c'est un mets peu délicat. Toutes les rivières sont poissonneuses. Ce n'est que sur les côtes que l'on rencontre des reptiles dangereux, le boa, le corral, le tamangas, dont la blessure est mortelle.

— *Population.* L'élément indien domine au Honduras, comme dans toutes les autres parties de l'Amérique centrale. Les blancs forment la partie intelligente et active de la population. Ce sont eux, presque exclusivement, qui s'occupent d'industrie et de commerce; ils ont également la direction des affaires publiques. Le paysan est frugal, laborieux, très-sociable, passionné pour la musique et pour la danse. Aussi, le soir, quand les travaux sont finis, les familles s'assemblent-elles devant la hutte pour danser en chantant. L'Indien vit en bons rapports avec le blanc. Sur la côte de l'Atlantique habite la tribu des Caraïbes : ce sont des indigènes des îles Sous le Vent, qui ont naguère été déportés par les Anglais dans les îles de la baie de Honduras, et qui, plus tard, sont venus s'établir sur le continent. Ils sont fidèles, probes, courageux au travail, endurcis au climat, et, par cela même, ils sont destinés à rendre de grands services au pays.

— *Divisions administratives.* Le Honduras est divisé en sept départements, qui sont ceux de Comayagua, dont le chef-lieu est en même temps la capitale de l'Etat, de Teguigalpa, de Choluteca, de Santa-Barbara, de Gracias, d'Yoro et d'Olancho. Le département le plus peuplé est celui de Teguigalpa qui, pour une superficie de 1,800 kilom. carrés seulement, compte 60,000 hab., soit 34 environ par kilomètre carré. Le département le moins peuplé est celui d'Yoro; il a 20,000 kilomètres carrés de superficie et 20,000 hab. seulement, c'est-à-dire un habitant par kilomètre carré. Ce qui fait la richesse du premier et y attire la population, ce sont les mines qu'il renferme, et parmi lesquelles il faut citer les mines d'or et d'argent de Yuscaran, de Saint-Antoine, de Sainte-Lucie. La ville de Teguigalpa est la plus grande de l'Etat.

C'est dans le département de Gracias que se trouve la *Grotte du Sang*. De sa voûte dégoutte un liquide qui a l'aspect du sang. Les eaux, qui s'écoulent dans une rivière voisine, se distinguent des eaux de celle-ci par leur couleur rouge. On voit même les oiseaux de proie voler sans cesse autour de la grotte et se désaltérer dans ses eaux, dont l'odeur et le goût rappellent l'odeur et le goût du sang. Ce phénomène n'a pas jusqu'à présent été expliqué d'une manière satisfaisante.

— *Gouvernement.* Le Honduras s'est constitué en république en 1848. Le pouvoir exécutif est exercé par un président élu pour quatre ans, et non rééligible pendant les huit années qui suivent l'expiration de ses pouvoirs. Il est nommé par le suffrage universel et à la majorité absolue. Il choisit ses ministres. Le président actuel est le général José-Marie Medina, qui, établi provisoirement en 1863, élu en février 1864, a été, par une dou-

ble violation de la constitution, maintenu au pouvoir jusqu'en 1874, en vertu d'une décision du congrès (13 août 1869). Quelques jours après, il a cru pouvoir, pour des raisons de santé, confier la présidence intérimaire à don Francisco Cruz. Le pouvoir législatif est exercé par deux Chambres. Le pouvoir judiciaire est complétement séparé du pouvoir administratif.

La religion catholique est la religion de l'Etat; le siége de l'évêché, longtemps vacant, a un titulaire depuis 1861. Les écoles ne sont ni suffisamment bien organisées, ni très-fréquentées. Il n'y a dans tout l'Etat que quatre cents écoles, qui comptent dix mille écoliers tout au plus, chiffre bien minime eu égard à la population.

— *Commerce et industrie.* Nous ne pouvons donner le relevé exact du mouvement commercial du Honduras. Voici pourtant des renseignements récents.

L'exportation des produits du pays, qui n'atteignait en 1850 qu'une somme annuelle de 4,023,000 francs environ, s'est élevée en 1865 à 6,075,000 francs, qui se répartissent ainsi :

Métaux non monnayés. . .	2,160,000 fr.
Acajou et autres bois. . . .	1,080,000
Bétail	675,000
Tabac, peaux, salsepareille.	2,160,000
Total.	6,075,000 fr.

Le chiffre des importations étrangères s'est élevé, dans la même période, à 5 millions et demi environ. Les revenus annuels de l'Etat sont évalués à environ 1,350,000 francs seulement. Il ne faut pas s'étonner du peu d'importance du commerce actuel : il suffit de considérer, d'une part, les secousses et les agitations qu'ont produites les dernières révolutions et, d'autre part, l'état d'enfance et d'abaissement où la jalousie de la domination espagnole avait réduit l'Amérique centrale. Un exemple entre mille. Au commencement du XVIIIe siècle, on avait planté dans le Honduras des vignes qui prospéraient au delà de toute espérance. Ce fait éveilla la susceptibilité du gouvernement espagnol. Craignant que la colonie ne fît concurrence à la mère patrie, il ordonna que toutes les vignes seraient arrachées, et défense fut faite aux habitants d'en planter de nouvelles.

— *Histoire.* L'Angleterre fut une des premières puissances européennes à comprendre le merveilleux parti qu'on pouvait tirer de ces belles contrées, et elle rêva d'en déposséder l'Espagne, ou, tout au moins, de la forcer à partager. Dès 1786, elle obtenait le droit de couper du bois d'acajou et de campêche dans les environs de Balize, à l'embouchure du fleuve de ce nom, sur la côte N. du golfe de Honduras. Elle y fonda une colonie qui acquit rapidement une importance extraordinaire. L'importation s'éleva chaque année à plus de 422,000 liv. st., et le chiffre des exportations à 494,700 liv. st., non compris l'or et l'argent. Cela ne suffit pas au gouvernement britannique, et, dès 1838, il s'emparait des îles de la Baie, malgré les réclamations de l'Etat de Honduras. L'Angleterre n'avait aucun souci au sujet de ses conquêtes, quand la nouvelle d'une immense concession de terrain, faite, en 1850, à des Américains par la Nouvelle-Grenade, pour la construction d'un chemin de fer entre les deux océans, la tira de sa quiétude. Le gouvernement britannique crut voir dans ce fait une revanche prise contre lui, et il se hâta de chercher un moyen de transaction. Son but était de ne laisser à aucun prix les Américains s'emparer du monopole d'une voie de communication entre les deux hémisphères. Le 5 juillet 1850, les Etats-Unis et le gouvernement britannique signèrent un traité par lequel les deux parties s'interdisaient, d'une façon absolue, de coloniser, de fortifier, de protéger un point quelconque de l'Amérique centrale. Les Etats-Unis exécutèrent le traité, et prétendirent qu'une exécution loyale et complète de la part de l'Angleterre exigeait qu'elle abandonnât la colonie de Balize. L'Angleterre résista, invoqua le principe de non-rétroactivité, et échangea avec les Etats-Unis plusieurs notes diplomatiques. Les choses en étaient là, quand le surintendant de Balize lança une proclamation par laquelle il annonçait que sa souveraine avait daigné constituer en colonie anglaise le groupe des îles de la Baie. C'était violer ouvertement la foi jurée. Les Etats-Unis s'émurent à bon droit, et leur ministre à Londres reçut ordre d'agir auprès du gouvernement anglais. Nouvel et inutile échange de notes; et la guerre parut devenir imminente. Ce fut alors que le Honduras intervint, et accrédita auprès du cabinet de Saint-James son ministre à Paris, qui fut chargé de négocier avec l'Angleterre un traité d'amitié et de vider le conflit relatif aux îles de la Baie. L'affaire fut négociée avec succès, et, le 27 août 1856, le ministre de Honduras signait à Londres un traité et une convention qui mettaient fin aux prétentions réciproques élevées au sujet des îles. Il était reconnu que les îles de la Baie relevaient directement de l'Etat de Honduras; seulement, pour ménager l'amour-propre britannique, il était convenu que les îles se gouverneraient elles-mêmes, en dehors de toute influence, et qu'un chemin de fer serait établi entre les deux océans, de Puerto-Caballas à la baie de Fonseca, par une compagnie anglo-franco-américaine. Les études du chemin de fer projeté furent commencées peu de temps après. Une compagnie se forma dans ces derniers temps pour la construction de ce chemin de fer, sous le patronage des gouvernements français et britannique; la grande voie projetée est aujourd'hui en pleine voie d'exécution. Un traité, passé entre le Honduras, la France, l'Angleterre et les Etats-Unis, garantit la complète neutralité de cette voie de communication de premier ordre.

Une insurrection eut lieu dans le département d'Olancho en 1868; les insurgés parvinrent à s'emparer de la ville de Juticalpa, mais en furent presque aussitôt délogés par les troupes du gouverneur.

Le gouvernement du Honduras s'occupe actuellement, avec une grande activité, d'attirer des émigrants dans le pays, et fait faire des offres très-séduisantes dans tous les pays d'Europe. On a provoqué, dans le même but, le transport en grand des noirs et des coolies chinois. Mais des concessions de terre aux étrangers, faites par la colonie indépendante de Balize, ont été révoquées par le gouvernement central de Honduras, ce qui a chassé de cette partie du pays un grand nombre de colons américains qui étaient venus la féconder.

HONDURAS (golfe de), dénomination par laquelle on désigne la partie de la mer des Antilles comprise entre la presqu'île d'Yucatan et la colonie anglaise de Balize à l'O., l'Etat de Honduras au S., et la république de Guatemala à l'O.; l'île de Cuba circonscrit au N. ce vaste golfe, qui mesure 352 kilom. dans sa plus grande largeur. Il est parsemé de bancs de sable et de récifs, bouleversé par des courants violents sous le vent du nord, ce qui en rend la navigation dangereuse. Le Rio-Grande, la Motagua et l'Ulua sont les principaux cours d'eau qui débouchent dans le golfe de Honduras. Ce golfe communique au N., par le canal d'Yucatan, avec le golfe du Mexique, et au S.-E. avec la mer des Caraïbes.

HONE (William), pamphlétaire anglais, né à Barth en 1779, mort à Tottenham en 1842. Il abandonna l'étude des lois pour fonder une librairie à Londres et se livrer à diverses spéculations industrielles qui le ruinèrent complètement. Pour vivre avec sa nombreuse famille, Hone chercha des ressources dans les lettres. Il collabora d'abord au *Critical Review*, au *British lady's Magazine*, etc., fonda, en 1816, le *Reformist's Register*, et sortit tout à coup de l'obscurité, en 1817, par la publication d'un pamphlet libéral, la *Maison politique construite par Jacques*, avec de piquants dessins de Georges Cruickshank. Cet écrit, dont le succès fut immense, fut suivi de plusieurs publications satiriques et burlesques, que le public accueillit avec une grande faveur. Un de ses pamphlets contre le gouvernement, dans lequel il parodiait le *Livre des prières*, le fit traduire devant les tribunaux. Cette cause excita vivement la curiosité et l'intérêt du public. Hone se défendit lui-même avec talent, fut acquitté par le jury, et, pour le dédommager des désagréments qu'il venait d'endurer, on ouvrit en sa faveur une souscription dont le produit eût pu mettre le pamphlétaire à l'abri du besoin, s'il n'avait pas eu la malencontreuse idée de recommencer ses opérations commerciales. Ruiné de nouveau, Hone dut passer trois ans à la prison pour dettes. Lorsqu'il en fut sorti, il se fit prédicateur d'une chapelle de dissidents, continua à publier des articles dans les revues et passa les dernières années de sa vie dans la situation la plus précaire. Nous citerons parmi ses écrits : *Description des anciens mystères* (1823); *Sport et distractions des Anglais* (1838), et le *Livre de tous les jours*, revue hebdomadaire instructive et intéressante, qu'il commença à publier en 1826.

HONÉIN ou **HONAIN BEN-ISHAK ALARABI** (Abou-Zéid), médecin et écrivain arabe, né à Hirah, dans la Mésopotamie, vers 809 de notre ère, mort en 873. Il quitta son pays natal pour parcourir l'empire grec, y recueillit un grand nombre de manuscrits, puis alla se fixer à Bagdad, où il gagna la faveur du calife Motewekkel, qui le prit pour médecin. Honéin, qui appartenait à la secte des nestoriens, ayant été anathématisé par le patriarche Sergius, pour s'être prononcé contre le culte des images, en éprouva, dit-on, un tel chagrin, qu'il mit fin à sa vie en s'empoisonnant. On lui doit des traités sur la médecine, l'agriculture, la physique, l'histoire, la philologie, le premier dictionnaire syriaque-arabe qui ait été composé, et des traductions en arabe et en syriaque des ouvrages de Platon, d'Hippocrate, de Galien, d'Euclide, etc.

HONERT ou **HONAERT** (Roch VAN DEN), diplomate et littérateur hollandais, né à Dordrecht vers 1572, mort en 1638. Il fut investi de hautes fonctions administratives et diplomatiques, publia la relation d'une de ses ambassades dans le Nord (Utrecht, 1632, in-4°), et cultiva avec succès la poésie latine. On a de lui, en latin, deux tragédies : *Thamar* (Leyde, 1611), et *Moïse brisant les tables de la loi* (1611).

HONEST ou **HONESTE** (saint), disciple de saint Saturnin, évêque de Toulouse, né à Nîmes, mort en Espagne en 260. Il fut converti au christianisme par saint Saturnin, qui l'ordonna prêtre et le chargea d'aller prêcher l'Evangile dans la Navarre et dans la Biscaye. On célèbre sa fête le 6 février.

HONFLEUR, en latin *Honflorium*, ville de France (Calvados), ch.-l. de cant., arrond. et à 16 kilom. N. de Pont-l'Evêque, sur la rive gauche de la Seine, à son embouchure, en face du Havre; pop. aggl., 9,278 hab.; pop. tot., 9,946 hab. Tribunal de commerce; collége communal, école d'hydrographie; entrepôt et bureau de douanes; chambre de commerce; consulats étrangers. Fondé vers 1066, Honfleur n'acquit un peu d'importance qu'à la fin du XIIe siècle. Philippe-Auguste s'en empara en 1204. La ville, dont le commerce n'avait cessé de se développer, et qui était alors une place forte, joua un rôle important dans les guerres anglaises; prise et reprise, elle fut tour à tour pillée par les troupes régulières et par les compagnies franches. Après trente et un ans d'occupation anglaise, Honfleur rentra, en 1444, sous l'autorité du roi de France.

En 1562, les calvinistes s'emparèrent de la ville de Honfleur, après un siége en règle soutenu par les habitants du faubourg Saint-Léonard. Les guerres de la Ligue et trois incendies ruinèrent en grande partie Honfleur. Cependant, après la paix de Vervins signée en 1598, ses marins allèrent fonder Québec et créer des comptoirs à Java, à Sumatra et à Achem. Ce fut la dernière ville de Normandie qui se soumit à Henri IV.

Honfleur est aujourd'hui desservie par un chemin de fer qui s'embranche à Pont-l'Evêque sur celui de Trouville. Vue de la Seine ou des hauteurs boisées qui l'entourent, la ville offre un aspect riant et pittoresque; mais l'intérieur ne réalise pas les séduisantes promesses de l'extérieur, car les rues y sont étroites, montantes, tortueuses, et, en général, d'une propreté douteuse. Le port, pour l'amélioration duquel un crédit de 715,000 fr. fut ouvert en 1860, se compose de trois bassins à flot, accessibles, lors des hautes marées, aux navires tirant 6 mètres. Les travaux y ont été poursuivis avec activité, grâce à un nouveau crédit accordé en 1864. Le mouvement commercial du port de Honfleur, qui s'est considérablement développé depuis le traité de commerce et l'ouverture du chemin de fer, a atteint, en 1864, le chiffre de 300,000 tonneaux, et les recettes de la douane se sont élevées à environ 1,800,000 fr. Les importations et les exportations consistent principalement en bois de toutes sortes, houilles, pierres à bâtir, cidre, graines, sucre raffiné, sel, graines oléagineuses, métaux, marbres, etc. Les chantiers de construction fournissent la plus grande partie des navires de long cours de 400 à 1,200 tonneaux de jaugeage qu'arme le Havre. Honfleur possède, en outre, une importante scierie mécanique, une immense raffinerie de sucre, des fabriques de biscuit pour la marine, des corderies, des brasseries, des tanneries et des fonderies de cuivre. Des bateaux à vapeur font, à chaque marée, des services réguliers entre Honfleur, Trouville et le Havre.

La principale curiosité de Honfleur est l'église Sainte-Catherine, bâtie en bois, dans le style flamboyant, et séparée de sa tour par une rue marchande. Elle se compose de deux nefs parallèles voûtées en berceau. L'une de ces nefs paraît remonter au XVe siècle; l'autre est moins ancienne. Au-dessus du sanctuaire s'élève une tourelle carrée, terminée en dôme et surmontée d'une lanterne à jour. On remarque, à l'intérieur, plusieurs vieilles statues, une série de panneaux du XVIe siècle garnissant la tribune de l'orgue, un retable du règne de Louis XIV, et un tableau de Jordaens : *Jésus au jardin des Oliviers*. L'église Saint-Léonard offre un beau portail du XVIe siècle. Nous signalerons, en outre : quelques maisons du moyen âge; les restes d'une porte et d'un château fort; l'hôtel de ville; le cours d'Orléans, qui forme une jolie promenade, et l'avenue de Caen, plantée d'arbres séculaires et longue de 3 kilomètres.

Sur le penchant de la côte de Grâce, au milieu de vieux ormes qui ombragent une magnifique pelouse, s'élève la chapelle de Notre-Dame-de-Grâce, bâtie vers 1660, et qui est le but de nombreux pèlerinages. Du sommet du plateau de Grâce on aperçoit la mer, la rade et la ville du Havre, les coteaux d'Ingouville et de Graville, la Seine, Harfleur, la pointe de la Roque, Quillebœuf, etc.

Honfleur est la patrie du navigateur Binot-Paulmier, des amiraux Doublet, Boitard et Hamelin.

Honfleur (VUE DES ENVIRONS DE), tableau de Paul Huet, Salon de 1834. L'artiste nous conduit sur le rivage et nous montre la mer se déroulant au loin sous un ciel sombre. Ce tableau, d'un sentiment très-poétique, d'une couleur puissante, fut peint pour le duc d'Orléans : il peut être cité comme un des meilleurs ouvrages de l'auteur. « C'est une composition d'un style très-arrêté, très-pur, très-clair et très-harmonieux, a dit G. Planche. La poésie s'y marie à la réalité, l'une et l'autre se soutiennent mutuellement. Les rochers et les terrains à gauche sont d'un relief admirable. La grève, qu'on aperçoit sous les flots amincis, est d'une couleur heureusement saisie. Le ciel est noir et chargé sans être lourd. Ici ce n'est pas seulement de la bonne peinture, c'est un excellent tableau. »

Une *Vue prise aux environs de Honfleur* a été exposée par M. J. Achard au Salon de 1870. Van der Burch a peint la *Vue du port et de la jetée de Honfleur* (Salon de 1833); M. E. Hintz, une *Vue prise à Honfleur* (Salon de 1849); M. Ch. Morin, le *Port de Honfleur* (Salon de 1853); M. Jongkind, l'*Entrée du port de Honfleur*, qu'il a reproduite à l'eau-forte.

HONG-KONG, île de l'Asie anglaise, dans la baie de Canton, par 22° 16' de latit. N. et 112° 30' de long. E.; 120,000 hab., chinois, français, anglais et espagnols. Siége du gouvernement anglais en Chine, station de la flotte anglaise. Cette île a été cédée à l'Angleterre par le traité de Nan-King, et depuis elle a complétement changé d'aspect. On y a établi un arsenal, des magasins pour les approvisionnements, des chantiers et des ateliers pour les réparations des navires de la station navale de la mer de Chine. Des bateaux à vapeur la mettent en communication fréquente et régulière avec Canton, Macao, Shang-Haï, E'-Mouï, Manille, Singapour, Bombay et Calcutta. « Hong-Kong, dit M. N. Rondot, joue un rôle secondaire dans le commerce de la Chine. Toutes les grandes maisons anglaises y ont leur siége principal et y centralisent leurs opérations et leurs comptes; mais les marchandises européennes vont directement au lieu où elles doivent être échangées : à Shang-haï, ou à Canton, ou à E'-Mouï, de même que les thés et les soies ne viennent jamais à Hong-Kong. Le commerce de l'opium, le mouvement auquel donnent lieu la consommation d'une grande ville et les approvisionnements d'une escadre, d'une tête de ligne de bateaux à vapeur et d'un grand nombre de navires marchands, ont ouvert un assez vaste champ aux commerçants de Hong-Kong. De plus, les entreprises d'émigration y ont acquis assez d'importance, et il y a eu telle année où plus de 30,000 Chinois se sont embarqués pour l'Australie, la Californie, le Pérou ou les Antilles. » Hong-Kong est aujourd'hui une des colonies les plus commerçantes des Indes. *Victoria*, la capitale, compte actuellement plus de 70,000 hab. Rien n'a été épargné par les Anglais pour en faire une cité florissante.

La surface de l'île est montagneuse, mais ses côtes offrent de bonnes rades. Les Anglais s'y établirent à la suite de la conclusion du traité de 1853. Quelques années après, forcés d'évacuer Macao, ils choisirent Hong-Kong pour le point de réunion de leurs forces actives. C'est également de là qu'ils dirigeaient leurs expéditions contre Canton et l'E. de la Chine.

Les Chinois de Hong-Kong paraissent assez sympathiques aux Occidentaux, dont ils imitent déjà les usages et la vie ordinaire. Ils parlent ou entendent généralement l'anglais, le français et l'espagnol. Sur une montagne à l'aspect pittoresque et verdoyant s'élève la tour Victoria, peinte en blanc et placée comme une vigie sur la côte orientale où se trouve aussi le fort qui cache ses nombreuses batteries. Hong-Kong n'est pas seulement une île avec une ville importante, c'est surtout un entrepôt central du commerce; c'est en quelque sorte le boulevard de tous les intérêts européens. La position de Hong-Kong est, à tous égards, des plus favorables. Elle est à l'abri de tout coup de main ou de surprise de la part des Chinois, qui ne désespèrent pas cependant d'en expulser les étrangers.

En face de la ville s'étend la presqu'île escarpée et montagneuse de *Kau-Loung*, mot qui signifie les neuf dragons, et que les Anglais ont changé en celui de *Cowloon*. Elle a été cédée à la Grande-Bretagne par le traité de janvier 1861. Sa superficie est de 11 kilom. carrés; elle forme une dépendance de Hong-Kong. On doit y élever plusieurs édifices publics, tels que hôpitaux pour les matelots et les soldats, arsenal, etc.

HONGRE adj. (on-gre; *h* asp. — ancienne forme du mot *hongrois*). Le sens qu'a pris ce mot vient de ce que l'usage de châtrer les chevaux pour les rendre plus doux a été importé de la Hongrie, ou au moins des contrées voisines du bas Danube, car les Allemands disent *wallach*, valaque, pour *hongre*). Châtré, en parlant d'un animal, et particulièrement d'un cheval : *Un cheval* HONGRE *n'a plus la puissance d'engendrer, mais il peut encore s'accoupler, et l'on en a vu des exemples* (Buff.) *Les chameaux de travail sont ordinairement* HONGRES. (Buff.)

— s. m. Cheval châtré : *Un* HONGRE. *Un attelage de* HONGRES.

— **Encycl.** V. CASTRATION.

HONGRÉ, ÉE (on-gré; *h* asp.) part. passé du v. Hongrer : *Des chevaux* HONGRÉS.

HONGRER v. a. ou tr. (on-gré; *h* asp. — rad. *hongre*). Châtrer, principalement en parlant d'un cheval : *En Perse, en Arabie, on n'est pas dans l'usage de* HONGRER *les chevaux*. (Buff.)

HONGREUR s. m. (hon-greur; *h* asp. — rad. *hongrer*). Celui qui hongre les chevaux.

HONGRIE (ROYAUME DE), en latin *Hungaria*, en allemand *Ungarn* et en hongrois *Madgyar-Orszag*, le plus vaste des Etats héréditaires de la monarchie autrichienne. Il comprenait autrefois, non-seulement la Hongrie proprement dite, qui fait le sujet de cet article, mais encore la Croatie et l'Esclavonie, la Dalmatie, la Transylvanie, les Frontières mi-

litaires et quelques autres districts; mais tous ces pays ayant été séparés depuis 1849, la Hongrie n'embrassa plus que la contrée située entre 44° 45' et 49° 37' de lat. N., et entre 13° 42' et 22° 43' de long. E. Depuis que l'autonomie du royaume a été de nouveau reconnue, la Transylvanie lui a été réunie, et il s'est formé une sorte d'union fédérale entre la Croatie et la Hongrie proprement dite. Celle-ci est bornée au N. par les monts Karpathes, qui la séparent de la Gallicie; à l'E. par la Transylvanie et la Bukowine; au S. par le Danube et la Drave, qui la séparent des Confins militaires et de la Croatie-Esclavonie; à l'O. par la Styrie, l'archiduché d'Autriche et la Moravie. Sa superficie est évaluée à 21,379,000 hectares, et sa population à 15,115,000 hab., Madgyares, Slaves, Allemands, Valaques, Grecs, Juifs, etc. L'élément madgyar forme un tiers de la population totale.

— *Aspect général, montagnes et plaines, hydrographie.* La Hongrie, pays complétement méditerranéen, est entourée de montagnes au N., à l'E. et à l'O., et forme en grande partie le bassin du Danube. Elle est sillonnée par les Karpathes, qui commencent à Theben, sur le Danube, décrivent un arc immense et pénètrent dans la Transylvanie, d'où elles envoient plusieurs ramifications dans les contrées situées à l'E. de la Theiss. Des prolongements des Alpes Noriques et Carniques forment à l'O. de la Hongrie une contrée onduleuse, qui s'étend jusqu'au Danube, par les monts Leitha et Vertes. Les plaines de la Hongrie sont les plus vastes de toute la monarchie autrichienne. On remarque surtout la Petite Plaine ou plaine de la haute Hongrie, et la Grande Plaine ou plaine de la basse Hongrie. La Petite Plaine s'étend sur les deux rives du Danube, entre Presbourg et Comorn. Sa surface est évaluée à 14,000 kilom. carrés. Des montagnes l'entourent de tous côtés. Sa prodigieuse fertilité lui a fait donner le nom de *Jardin d'or de la Hongrie*. Ce ne sont partout que champs admirablement cultivés, jardins, bois, vergers et vignobles. La Grande Plaine s'étend à l'E., entre le Danube et la Theiss. Elle paraît, comme la précédente, avoir été le bassin d'un lac, dans les premiers âges du monde. Son aspect est bien différent de la Petite Plaine. « De vastes marécages couverts d'aunes et de roseaux, des tourbières au milieu desquelles circule lentement le Danube, aux îles innombrables, et serpente la Theiss; entre les deux rivières, sur le plateau de Telecska, comme aussi à l'orient de la Theiss, la lande de Debreczin; des plaines de sable à perte de vue, coupées çà et là de petites collines sablonneuses; des landes immenses, dépourvues d'eau, d'arbres et d'ombrage, interrompues par des pâturages où paissent en toute liberté de nombreux troupeaux, ou par des champs d'une fertilité admirable, qui, sans engrais, récompensent les soins des laboureurs; de distance en distance, quelque ferme isolée ou quelque bâtiment rural, de rares villages, mais très-grands et très-peuplés, tel est, dit un géographe, le tableau que présente cette contrée, que l'on pourrait comparer au steppe asiatique ou à la savane américaine. »

On compte en Hongrie plus de 600 cours d'eau; les plus importants sont : le Danube, la Theiss, la Drave, la Raab, la Leihta, le Sarviz, la March, le Vaag, la Neitra, la Zstitva, la Gran, l'Eipel, la Zagyva, le Sajo, le Hernad, le Bodrog, le Viso, l'Isa, le Szamos, le Kraszna, le Borettyo, le Koros, le Maros, la Temes, la Bega, la Nera, le Tserna, le Poprad, le Dunajec, etc. Ces deux derniers seuls se jettent dans la Vistule, les autres sont des affluents du Danube. Les lacs Balaton et Neusiedel ne le cèdent en étendue à aucun des plus grands lacs de l'Europe. Les monts Karpathes renferment aussi plusieurs petits lacs qu'on appelle *meeraugen*. Les rives du Neusiedel, du Danube, de la Theiss, de la Krassna et du Sarviz sont bordées de vastes et nombreux marais, dont quelques-uns ont été desséchés totalement ou en partie dans ces dernières années. Les plus vastes de ces marais sont ceux de Hansag et d'Ecsed. Ce dernier a 29 kilom. de longueur sur 7 à 10 de largeur. On tire annuellement environ 10,000 quintaux de natron des lacs situés dans la lande de Debreczin. La Hongrie ne possède pas de canal navigable, mais on y remarque un grand nombre de sources minérales, dont quelques-unes sont très-fréquentées; les plus en renom sont celles d'Ofen, de Tœplitz, de Haio, de Posteny, de Bosing, d'Almas, de Szerencs, de Vichaya, de Parad, de Schmecks, de Mohr, de Tatzmannsdorf, de Suligu, de Bartfeld, de Lucska, d'Ungarisch-Ischl, etc.

— *Climat, productions agricoles.* Le climat de la Hongrie est généralement tempéré. De hautes montagnes la mettent à l'abri des vents du nord, mais elle est exposée aux vents du sud, qu'accompagnent de fréquents orages. Le climat est généralement sain, bien que les fièvres intermittentes sévissent assez souvent dans les districts marécageux. Le sol produit tout ce qui est nécessaire aux besoins de la vie. Le froment, l'orge, le seigle, le maïs, l'avoine, le millet, les pommes de terre, les choux, les betteraves, etc. donnent lieu à un important commerce d'exportation. Les châtaigniers et les pruniers abondent à l'ouest et au midi; il n'est pas rare d'en trouver des forêts entières. Le fruit des pruniers sert à fabriquer différentes espèces de liqueurs spiritueuses. On remarque aussi en Hongrie de nombreuses plantations de noyers; on trouve même des figuiers, des amandiers et jusqu'à des mûriers dans les parties méridionales. Des essais de plantation de thé, faits en 1853, ont donné d'excellents résultats. Le lin, le chanvre, le pastel, la gaude, la garance, le colza, la navette et d'autres plantes oléagineuses, le cumin, le fenouil, le sénevé, l'anis, le poivre rouge de Turquie, la réglisse et même la rhubarbe sont cultivés sur une vaste échelle. Les forêts qui couvrent les montagnes fournissent, non-seulement du bois en quantité considérable, mais encore des glands pour les bestiaux, des noix de galle, de l'écorce, de la résine, de la potasse, etc. Le bois, abondant sur les montagnes ou dans leur voisinage, fait absolument défaut dans les plaines, où les roseaux, les joncs, la paille et la bouse séchée servent de combustible. La culture de la vigne a une importance capitale, qui nous engage à lui consacrer un paragraphe spécial.

L'éducation des bestiaux est pour la Hongrie une source inépuisable de richesse. Ses chevaux sont renommés à bon droit. Ils sont petits, mais pleins de feu et infatigables. Outre les grands haras militaires de Babolna et de Mezohegyes, la Hongrie possède un grand nombre de haras particuliers. Les pâturages des bords de la Theiss nourrissent une excellente race de bêtes à cornes. Les troupeaux de moutons et de chèvres sont très-nombreux; on élève beaucoup de volaille, surtout des oies, et l'éducation des abeilles donne d'excellents résultats. Parmi les animaux sauvages, nous signalerons : le loup, le renard, le lynx, l'ours, le chamois, la loutre, etc. Les contrées marécageuses sont peuplées d'oiseaux, et les cours d'eau sont habités par de nombreuses espèces de poissons.

— *Viticulture.* La Hongrie est un des pays de l'Europe les mieux disposés pour la culture de la vigne; le sol y est généralement léger, le climat chaud l'été et tempéré dans les autres saisons. Aussi cette culture est très-ancienne dans le pays. Plusieurs écrivains affirment que l'empereur Probus fut le premier qui fit planter la vigne dans ces contrées; on va même jusqu'à dire qu'il avait lui-même apporté un plant de la Grèce et qu'il le fit mettre en sa présence dans la terre. Qu'il nous soit permis de rejeter cette histoire invraisemblable. Bien des siècles avant Probus, la vigne devait être connue en Hongrie. Les peuples de l'Europe centrale, en relations journalières avec les Macédoniens et, par conséquent, avec la civilisation grecque, cultivaient, peut-être sans art, un plant national, que l'on pourrait supposer être le *furmint*, cépage qui produit partout le meilleur vin et qui s'accommode le mieux du climat. Il est vrai cependant que l'agriculture fit d'immenses progrès pendant la domination romaine, et l'on peut dire que les procédés de vinification en vigueur aujourd'hui ne sont que des imitations de ceux de cette époque. Les vins produits par cette contrée étaient alors exportés en Italie, en Grèce, à Constantinople, où on les préférait souvent à ceux de la Grèce et même de l'Asie; mais au VIIIe siècle les vins hongrois se dirigeaient presque totalement vers le Nord, en Pologne, en Danemark, en Russie et même en Suède. Aujourd'hui encore, la plus grande partie des vins hongrois est expédiée en Gallicie et en Russie. L'arrivée des Turcs amena la destruction d'une foule de vignobles célèbres, qui n'ont jamais pu reconquérir leur ancienne réputation. Ainsi les vins rouges du duché de Sirmie, qui passaient pour les meilleurs de tout le pays, ont perdu toute réputation; mais des réputations nouvelles se sont fondées. La Hongrie possède actuellement environ 600,000 *jochs* de vignobles; la Croatie et l'Esclavonie en ont 60,000; les Confins militaires 50,000, qui produisent annuellement 27 millions d'*eimers*, mesure de Vienne, de vins dont on exporte chaque année pour environ 4 millions de francs. Voici les noms des principaux vignobles hongrois : Agria, Bude, Bukowetz, Giorok, Glodova, Mencz, Mosyvina, Mustœd, Paulis, Presbourg, Saint-Georges, Schiraker, Tœplitz, Tokai, Villitza, Weisskirchen, Wersitz.

— *Productions minérales.* La Hongrie est une des contrées de l'Europe les plus favorisées sous le rapport des richesses minérales. Elle possède des mines d'argent, de mercure, de cuivre, de plomb, de zinc, d'étain, de soufre, de manganèse, etc. On trouve également en Hongrie une grande variété de pierres précieuses, notamment de superbes opales, des jaspes, des calcédoines d'une grande beauté, des grenats, des hyacinthes, des améthystes, des agates, des cornalines, des hyalites, etc. On tire aussi de la Hongrie du quartz et du sable quartzeux, de la pierre cornée, des marbres de toutes couleurs, du gneiss, du porphyre, du basalte, du grès, de la pierre à chaux, de la craie, de l'ardoise, de la terre à potier, de la terre à foulon et de la terre à porcelaine. En 1860, il a été extrait de la Hongrie environ 1,237,562 quintaux de sel gemme. On en tire aussi une grande quantité de sel de soude. La Hongrie possède des mines de houille très-importantes, mais elles sont à peine exploitées.

— *Industrie et commerce.* L'industrie a une certaine importance en Hongrie, moins grande toutefois que celle d'agriculture. L'industrie se borne presque partout à la fabrication des objets les plus nécessaires à la vie. « Le paysan hongrois est lui-même, dit un écrivain, son architecte, son charpentier, son charron; sa femme tisse la toile et le drap, prépare le savon, la chandelle, et prend soin du ménage. Parmi les ouvriers se distinguent les bottiers, les rubaniers, les fourreurs, les ceinturonniers, les corroyeurs; ceux qui travaillent le bois, la paille, le jonc sont nombreux. La Société des bateaux à vapeur du Danube a son principal chantier à Alt-Ofen; mais on construit aussi des navires à Szegedin et dans d'autres endroits. Les fabriques de toile prospèrent surtout dans le Zips, quoique l'on file et que l'on tisse le lin dans plusieurs comitats du Nord; les environs d'Eperiés livrent au commerce des toiles imprimées; une foule de tisserands répandus partout confectionnent de grossières étoffes de laine; quelques grandes manufactures produisent des draps fins. On fabrique en quantité de gros tapis, des couvertures, des manteaux, des dentelles de fil grossières, des cordes, des cribles, etc. Depuis quelques années, les savonneries ont fait des progrès. La fabrication du cordouan, du maroquin et du cuir de Russie est très-importante, et les tourneurs en corne sont nombreux. Plus de soixante-dix papeteries fonctionnent, surtout dans le nord de la Hongrie, où les métaux sont mis en œuvre dans un grand nombre de forges, d'aciéries, de fonderies, de fabriques de fer-blanc, de fil de fer, d'armes, etc., etc. Les établissements les plus considérables de ce genre sont les laminoirs de Pesth, les fonderies d'Ofen et de Derno; mais c'est de Dios Gyor, dans le comitat de Borsod, qu'on tire le meilleur acier. La chaudronnerie et l'orfèvrerie occupent aussi un grand nombre de bras. Une cinquantaine de verreries produisent du verre, mais de médiocre qualité. On trouve aussi en Hongrie quelques raffineries de sucre, et le nombre de fabriques de sucre de betterave s'y accroît chaque année. La fabrication du tabac, autrefois abandonnée à l'industrie privée, est aujourd'hui devenue un monopole du gouvernement. » Les principaux articles d'importation sont : le cacao, le café, les épiceries, les fruits du sud, les fruits confits, les peaux, les pelleteries, les graisses, l'arak et le rhum, les vins, les cotons et les fils de coton, les cotonnades, les lainages, la poterie, les machines, etc. Le commerce d'exportation a surtout pour objet : les fruits confits, le seigle, les haricots, l'avoine, le riz, les graines oléagineuses, les peaux, les pelleteries, les plumes, le miel, la cire, les graisses, le vin, les plantes tinctoriales, les noix de galle, la potasse, l'alun, les laines, les effets d'habillement, le papier, les ouvrages de bois, les verreries, les chiffons, etc. La création récente des chemins de fer hongrois a déjà donné un essor considérable au commerce. L'achèvement prochain du réseau sera d'une importance capitale pour les intérêts commerciaux et industriels de ce pays.

— *Organisation; divisions administratives; culte; instruction publique.* Depuis 1526, la couronne de Hongrie est héréditaire dans la maison d'Autriche. Avant 1850, une assemblée d'Etats ou diète se réunissait tous les trois ans à Bude ou à Presbourg. Elle avait en main le pouvoir législatif et le droit de voter l'impôt. Cette diète se divisait en deux chambres : la chambre haute, composée des magnats, des archevêques et des évêques, des princes, comtes et barons et des gouverneurs des comitats; la chambre basse, formée des prélats, des abbés, des députés des comitats, de ceux des chapitres et de ceux des villes royales libres. L'empereur d'Autriche suspendit en 1850 ce gouvernement constitutionnel, mais il a été restitué à la Hongrie en 1860. Avant 1848, la Hongrie se divisait en Hongrie proprement dite et pays indépendants (Croatie et Slavonie). La Hongrie propre était divisée en basse Hongrie, comprenant les cercles en deçà et au delà du Danube, et en haute Hongrie, comprenant les cercles en deçà et au delà de la Theiss, divisés en quarante-six comitats. En 1849, les pays indépendants qui formèrent une province particulière furent séparés de la Hongrie, d'où l'on détacha aussi quatre comitats, pour constituer la woïvodie serbe et le banat de Temeswar. Ces territoires furent restitués à la Hongrie en 1860, et le royaume forma les cinquante-quatre divisions suivantes, réparties entre les quatre anciens cercles :

CERCLES.	COMITATS.	ANCIENNES DIVISIONS DE 1850 A 1860.
Cercle en deçà du Danube.	Wiesselburg.	Territoire administratif d'Œdenburg.
	Œdenburg.	
	Eisenburg.	
	Szalad.	
	Somogy.	
	Baranya.	
	Tolna.	
	Weszprim.	
	Raab.	
	Sthuhlweissenburg.	—— de Pesth.
	Komorn.	—— de Presbourg.
Cercle au delà du Danube.	Presbourg.	—— de Presbourg.
	Neutra.	
	Trentsin.	
	Arva.	
	Liptau.	
	Sohl.	
	Thurocz.	
	Bars.	
	Honth.	
	Néograd.	—— de Pesth.
	Gran.	
	Pesth.	
	District de Petite Cumanie.	
	Batsch.	Province de Woïwodie et Banat.
Cercle en deçà de la Theiss.	Zips.	Territoire administratif de Kaschau.
	Gœmœr.	
	Sarosch.	
	Zemplin.	
	Unghvar.	
	Abaujvar.	
	Torna.	
	Beregh.	
	Borschod.	
	Hevès et Szolnok extérieur.	—— de Pesth.
	District de Zazygie.	
	District de Grande Cumanie.	
Cercle au delà de la Theiss.	Marmaros.	Territoire administratif de Grosswardein.
	Ugotsch.	
	Szabolcz.	
	Szathmar.	
	Bihar.	
	Bekes.	
	Csanad.	
	Arad.	
	Csongrad.	—— de Pesth.
	Crassova.	Province de Woïwodie et Banat.
	Temeswar.	
	Torontal.	
	Zarand.	Transylvanie (pays des Hongrois).
	Krasna.	
	Szolnok-Moyen.	
	District de Kœvar.	

La religion catholique est la religion de l'Etat et celle de la majorité des Hongrois. Les grecs unis ont pour chefs les évêques d'Unghvar et de Grosswardein, suffragants de l'archevêque de Gran, et les grecs schismatiques reconnaissent le patriarche de Carlowitz. Les luthériens sont assez nombreux dans le nord, les calvinistes au centre. On trouve aussi en Hongrie des sociniens, des anabaptistes, des juifs karaïtes et rabbinistes. Sous le rapport de la culture intellectuelle, la Hongrie est fort au-dessous des autres Etats de l'empire d'Autriche. Le nombre des écoles élémentaires ne s'élève qu'à 7,479, fréquentées par 61 enfants sur 100. Cinq écoles normales sont établies à Pesth, Szegedin, Miskolcz, Neuhæusel et Grosskanizsa. La Hongrie est mieux pourvue d'écoles supérieures; elle a : une université, une école de chirurgie, une école supérieure d'arts et métiers, ainsi qu'une école vétérinaire à Pesth; trois écoles de droit à Pesth, Kaschau,